Ami du Clergé du 31 mars 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXVII. 2e *Dim. après Pâques :* Jésus bon Pasteur, 177.

Lectures pour le Mois de Marie. — 3e *Jour :* Appliquons-nous à bien connaître la T. S. Vierge, 178. — 4e *Jour :* Vénérons Marie à cause de ses grandeurs, 179. — 5e *Jour :* Suite et fin du même sujet, 180. — 6e *Jour :* Honorer Marie, c'est chose très agréable au Cœur de Dieu, 181.

Les Saints Patrons. — *S. Bénézet, Patron des employés des ponts et chaussées :* Son histoire et son œuvre, 183. — *Sainte Lidwine, Patronne des malades :* Comment elle nous apprend à supporter et à sanctifier la maladie, 184.

L'Eucharistie et la vie. — X. L'Eucharistie et l'apostolat, 186.

Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXVI. Le livre d'Esther, 189. — XXVII. Les livres poétiques ou sapientiaux, 191.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXVII

2e Dimanche après Pâques

JÉSUS BON PASTEUR

Mes frères,

La profession de pasteur avait été la première et la plus honorée primitivement parmi les hommes. Abel, le juste Abel, l'avait remplie ; Jacob avait veillé à la garde des troupeaux de Laban ; David, l'aïeul du Messie, conduisait les troupeaux de son père. C'est comme pasteur d'Israël, au sens figuré du mot, que le futur Envoyé de Dieu avait été annoncé par le prophète Ezéchiel. Il fallait s'attendre à ce que Jésus, un jour ou l'autre, se donnât ce titre, ne fût-ce que pour l'accomplissement des prophéties qui le concernaient. C'est sans doute dans une de ses courses apostoliques à travers les plaines de Galilée, à la vue des bergers marchant à la tête de leur troupeau, qu'il aura fait entendre la touchante allégorie que nous venons de lire. Nous allons nous livrer à quelques-unes des pieuses réflexions qu'elle suggère.

I

« Je suis pasteur, » dit Jésus. C'est la mission qu'il a reçue de son Père : « N'ai-je pas été envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël ? » et c'est la même mission qu'il transmet au Chef des Apôtres : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Son *troupeau*, ce sont les âmes : il est venu pour les relever de leur déchéance et les conduire dans les gras pâturages de la vérité et de la vertu, et finalement pour les amener dans la terre promise qui est le royaume céleste.

Il a pour *houlette* sa croix ; il la dresse aux regards de son troupeau en signe de ralliement, ou il s'en sert comme d'une barrière pour le défendre des ravisseurs, hommes et fauves. Si l'on ne marche pas à l'ombre de sa croix, on s'égare ou l'on court le risque d'être la proie des rôdeurs.

Son désir est de grouper toutes les âmes à sa suite en un seul troupeau et d'être leur seul pasteur ; il souffre d'en voir un si grand nombre former des troupeaux à part, sous la conduite de mercenaires à gages ou même sans aucune direction : *Sicut oves non habentes pastorem* (Mt., IX, 36) ; *alias oves quæ non sunt ex hoc ovili.* (Jo., X, 16).

Car il ne manque pas de gens qui s'arrogent la mission de conseiller, de conduire, de guider les hommes. N'est-ce pas le rôle que s'attribuent les publicistes, les hommes de lettres ou de sciences, ceux qui discourent du haut des tribunes des assemblées, des parlements et de la presse ? Pour former les esprits et les volontés, pour élever les cœurs, il faut savoir où est le véritable bien de ceux que l'on veut instruire et vouloir ne les guider que dans cette voie. Combien en est-il de ces hommes au fanatisme ardent que l'opinion crédule révère comme les pontifes de la science, de la littérature, de la philosophie, de la morale, et qui, s'ils ne conseillent pas positivement à la jeunesse de faire le mal, lui enseignent que le mal est inévitable, qu'il faut lui consentir une part dans la vie ; que pour se faire une situation, il est nécessaire d'en rabattre de l'intransigeance d'autrefois, de s'adapter aux exigences du temps présent et de plier la conscience devant l'intérêt. Ceux-là qui détournent les âmes de la voie droite, des pâturages du vrai et du bien, sont des bergers incompétents ou prévaricateurs.

II

Lui, Jésus, est le bon Pasteur, *pastor bonus*. Il l'est foncièrement, essentiellement. Toutes ses brebis lui sont infiniment chères. Il s'attriste de ne pouvoir les rassembler toutes autour de lui. Il s'afflige de penser que toutes ne profitent point du sang qu'il a versé pour elles ; il les voudrait soustraire aux pièges et à la rapacité du chasseur infernal, *de laqueo venantium*.

Bien qu'elles soient toutes aimées de lui, il en est qui sont de sa part l'objet d'une plus grande sollicitude. Ce sont les plus faibles et les plus délicates, qui ne peuvent défendre ni leur vie ni leur innocence, qui par conséquent attendent leur protection des forts qui les entourent. Vous avez nommé les petits du troupeau, les tendres agneaux, les enfants. Vous vous représentez Jésus au milieu de ce jeune et gracieux entourage que sa bonté attirait et dont l'importunité elle-même lui était agréable : « Laissez venir à moi ces petits, ne les en empêchez pas » (Mc., X, 14) ; « ne vous opposez pas à leurs démonstrations » (Luc, XVIII, 15). Vous vous figurez entendre ses terribles anathèmes contre quiconque porterait atteinte à leur âme.

Après eux, ce sont les infirmes spirituels, les pécheurs. Vous avez présentes à l'esprit les paraboles de la drachme perdue, de la brebis égarée, de l'enfant prodigue et l'épisode de Madeleine. Vous vous souvenez de ses accents en présence des accusateurs de la femme adultère. Loin de se défendre du titre d' « ami des pécheurs » dont on lui faisait grief, on dirait qu'il s'en honore : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Mt., IX, 13).

Ce sont les pauvres, les petits, les humbles de ce monde, ceux dont l'évangélisation a été signalée par

le Prophète comme l'une des marques du Messie, dont il a choisi la condition pour naître, pour vivre et pour mourir, ceux qu'au début de sa vie publique il a proclamés bienheureux et qu'il a montrés dans la personne du pauvre Lazare accueillis dans le sein d'Abraham (Luc, XVI, 23).

Enfin, car je dois me restreindre, il y a les infidèles, l'innombrable masse des Gentils. Ici encore écoutez ses accents : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail, il me faut les y amener (Jo., X, 13). Qui, ayant cent brebis, si l'une d'elles venait à s'égarer, ne laisserait pas sur la montagne les 99 autres pour se mettre à sa recherche ? » (Luc, XIII, 4).

Il ne propose son joug aux âmes que pour leur assurer la tranquillité et la paix : « Prenez sur vous mon joug et vous trouverez le repos de vos âmes. » Il s'émeut de toutes leurs peines, il compatit à toutes leurs souffrances, il s'intéresse à tous leurs besoins : « J'ai pitié de cette foule qui n'a pas de quoi manger. » Pour elles, il se dévoue jusqu'à la mort, car c'est le fait du bon Pasteur de « donner sa vie pour ses brebis, » là est le témoignage suprême de l'amour qu'il leur porte.

III

Il est le bon Pasteur et il l'est *seul.* C'est que seul il connaît ses brebis, les âmes qu'il a faites à son image et à sa ressemblance. Il sait leur destination, leurs besoins, leurs aspirations, leurs épreuves. Les ayant créées pour lui, il sait ce qui leur convient, ce qui peut les soutenir, les fortifier, les consoler ou les guérir. Seul il en connaît le prix inestimable et seul il en a payé la rançon, à savoir, le sang qu'il a répandu pour elles.

J'en reviens à ma réflexion première. Ils sont bien audacieux et bien téméraires, les hommes qui, par la parole ou par la plume, par des discours ou par des publications, en particulier ou en public, à l'école ou dans les assemblées, touchent aux âmes, sans vocation, sans mandat, sans préparation ou sans direction. C'est d'eux que Notre-Seigneur a dit : « Celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais s'y introduit par ailleurs, celui-là est un voleur et un larron. » (Jo., X, 4).

Que savent-ils, en effet, de Dieu, de sa sainteté, de sa justice, de sa providence, de sa miséricorde ? Que savent-ils de ses droits, de leur bien-fondé, de leur étendue ? Que savent-ils de la grâce, de son économie, de ses effets merveilleux ? Que savent-ils même du cœur humain, de ses mystères, de ses désirs, de ses élans, de ses tourments, de ses déceptions ? A aucun titre, ils ne peuvent prétendre au beau nom et moins encore au ministère sacré de pasteurs des âmes.

Qu'il y a donc lieu, m. f., de se défier de tant d'hommes infatués de leur prétendue science, de leurs talents, de leurs titres, moins préoccupés des âmes de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs que d'eux-mêmes, moins ambitieux du bien de ces âmes que de leur propre gloire, plus soucieux des intérêts du temps que de ceux de l'éternité! Méprisons ces rhéteurs, ces imposteurs qui ne savent que séduire et tromper pour obtenir des suffrages, capter la confiance, solliciter des subsides. Véritables mercenaires, dont Notre-Seigneur a dit qu'ils ne s'intéressent pas aux brebis, *non pertinet ad eum de ovibus.* (Jo., X, 13). Mais bien plutôt attachons-nous à la suite du divin Pasteur qui nous aime infiniment et ne demande que notre amour, qui nourrit nos âmes de son corps et de son sang, et qui par ses lois et ses conseils nous conduit à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

3e Jour

APPLIQUONS-NOUS A BIEN CONNAÎTRE LA T. S. VIERGE

La vraie piété suppose une connaissance approfondie des choses de Dieu. Une âme attentive, éclairée sur la vérité, se laisse attirer par ses charmes ; de l'esprit, l'attrait passe dans le cœur, détermine les actes et transforme la vie.

Ainsi doit-il en être de la dévotion à Marie. Ce serait s'abuser que de la faire consister seulement dans des pratiques et des prières. Elle doit reposer avant tout sur la connaissance exacte des grandeurs, des vertus, de la mission de cette divine Vierge.

L'âme chrétienne qui veut lui plaire, doit donc s'efforcer d'étudier avec amour les gloires de Marie.

I

La connaissance de la T. S. Vierge est nécessaire. Marie est le chef-d'œuvre de Dieu, l'objet des complaisances de l'adorable Trinité. Après le Sauveur, il n'y a pas de plus beau modèle à proposer aux efforts des âmes chrétiennes qui veulent pratiquer la vertu. Nos premiers parents, par leur faute, avaient ravi à Dieu sa gloire extérieure ; Marie, par Jésus, la lui a rendue. L'homme ne pouvait plus atteindre la fin surnaturelle que Dieu lui avait assignée; Marie, par Jésus, lui a rendu la possibilité de tendre de nouveau vers le but sublime de sa vie.

Après la connaissance de Dieu et de son Fils N.-S. Jésus-Christ, il n'y en a pas de plus nécessaire que celle de la T. S. Vierge. Si nous allons à Dieu par Jésus, et si nous ne pouvons arriver à Jésus que par Marie, il suit de là qu'il n'y a rien de plus important, après la connaissance du Sauveur, que l'étude qui a pour but de nous faire connaître sa Mère, ses prérogatives, son rôle dans l'œuvre de Dieu et les devoirs que nous avons à remplir à son égard.

A notre époque de désarroi intellectuel, où l'impiété s'efforce de troubler les âmes et de les égarer, il est plus nécessaire que jamais d'affermir dans les esprits les principes les plus essentiels du christianisme. Sans doute, il faut démasquer et combattre les erreurs particulières à notre temps, mais il faut surtout exposer la vérité et l'appuyer sur des preuves simples et convaincantes.

Or, le culte de Marie tient aux fondements mêmes du christianisme, à la substance de la religion. « C'est un ordre établi de Dieu, dit Mgr Gay, que les choses se règlent jusqu'au dernier bout d'après leurs premiers principes. Le principe est que Jésus a été conçu du Saint-Esprit et est né de la Vierge Marie. Partout où il naît, il naît de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie. C'est pourquoi ceux qui rejettent Marie et sa fonction dans le christianisme n'entendent point le christianisme et n'ont point l'intégrité de la foi. C'est pourquoi ceux qui ne font à Marie, dans ce même christianisme, que la place d'une dévotion,

même d'une dévotion principale, n'entendent pas bien l'œuvre de Dieu et n'ont pas le « sens du Christ. »

II

La connaissance de la T. S. Vierge doit être éclairée et garantie par une doctrine solide.

Il est certain que depuis cinquante ans la dévotion à la T. S. Vierge a pris dans les âmes des accroissements extraordinaires ; mais nous craignons que le sentiment n'ait une part exagérée dans les manifestations de cette dévotion. L'imagination s'enthousiasme de cette Femme idéale, de cette Mère si tendre, de cette Vierge incomparable ; mais toutes ces louanges ne s'appuient pas sur un fond doctrinal assez solide, et justifient, dans une certaine mesure, ceux qui prétendent que nos pratiques de piété envers Marie ne reposent pas sur le dogme, et sortent des bornes de la sagesse et de la raison.

Et cependant rien n'est mieux appuyé que le culte de la T. S. Vierge. Il a les mêmes bases que la foi catholique : c'est dire qu'il est éminemment solide. Les âmes chrétiennes peuvent légitimer leurs plus enthousiastes manifestations d'amour à l'égard de la Mère de Dieu, par les raisons les plus convaincantes que leur fournissent les données de la théologie.

La dévotion à Marie tient à la substance de la religion et a été mise par Dieu lui-même aux sources de la grâce. « La dévotion à la T. S. Vierge, loin d'être un accessoire dans la religion, est au contraire l'épanouissement et la fleur de tous nos dogmes et de tout le culte catholique ; c'est l'intervention de Marie, inséparablement unie à celle de Jésus, qui fait germer tout ce qu'il y a de bon, de pur, de saint, d'exquis sur la terre. » (Mgr Gay).

III

La doctrine dont Marie est l'objet produit dans l'âme les plus merveilleux effets.

Elle *ravit l'intelligence*. Quel objet plus digne de notre admiration ? « Quoi de plus brillant, dit S. Ambroise, que Celle dont la Splendeur personnifiée a fait choix ? » C'est un assemblage de grandeurs, de privilèges, de vertus ; c'est une beauté morale sans nuage ; c'est une création merveilleuse, où règnent l'ordre le plus harmonieux et l'équilibre le plus parfait.

La doctrine dont Marie est l'objet *charme le cœur*. Dieu contemple Marie avec amour et prend en elle ses complaisances. Depuis qu'elle a paru sur la terre, elle fait, si l'on peut dire, l'objet de son admiration.

Elle charme aussi l'humanité, qui lui dit avec un poète français : « Moi je n'aime que toi, Mère ! que ta beauté ! » ou encore avec Novalis : « Depuis que j'ai entrevu Marie dans mon âme, le ciel est descendu dans mon cœur. »

La doctrine dont Marie est l'objet *pousse à l'action*. Il y a en nous une inclination à imiter ce qui nous a charmés ; nous faisons effort pour ressembler au modèle qui a ravi notre cœur. Il est impossible de contempler la beauté morale de Marie sans sentir naître en soi le désir de se rapprocher de cet idéal. Et nous y sommes d'autant plus excités que nous savons que la divine Vierge rendra ce désir efficace, en nous accordant les grâces nécessaires à sa réalisation.

Nous savons aussi, par expérience, que notre amour pour Jésus croît en proportion de notre amour pour Marie. L'histoire est là pour le prouver. Les plus grands saints, depuis S. Jean jusqu'à S. Bernard et S. Liguori, ont été les plus grands dévots de la Mère de Dieu. Il faut ajouter aussi que dans les régions où le protestantisme a pénétré, avec la disparition du culte de Marie, la divine figure de Jésus s'est obscurcie dans les âmes.

* *

« Un heureux entraînement pousse de plus en plus les âmes vers la Mère de miséricorde, » disait, il y a longtemps déjà, Dom Guéranger, et depuis lors cet entraînement, loin de diminuer, a pris des proportions considérables qui sont la consolation des vrais chrétiens. Les saints qui ont le mieux parlé de la Sainte Vierge sont mis en honneur ; leurs ouvrages sont lus avidement.

Nous ne citerons en exemple que le livre du Bienh. Grignion de Montfort sur *la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. La doctrine de ce grand serviteur de Marie est maintenant popularisée.

Les solennités en l'honneur de Marie sont célébrées avec une pompe et un élan qui rappellent les temps où la foi régnait en maîtresse.

Des multitudes de plus en plus nombreuses se pressent dans les sanctuaires où Marie se plaît à épancher ses bienfaits en faveur de toutes les misères corporelles ou spirituelles.

Prenons part à ce mouvement providentiel, et ayons la ferme conviction que plus nous aimerons Marie, plus nous aimerons Jésus ; plus nous serons ardents au service de la divine Vierge, plus nous serons assurés d'être dans le chemin du Paradis.

4e Jour

VÉNÉRONS MARIE A CAUSE DE SES GRANDEURS

Après l'image du Sauveur, la plus digne de notre vénération est sans contredit celle de son auguste Mère, tabernacle de la divinité, instrument de l'œuvre la plus merveilleuse qui fut jamais accomplie sur la terre.

Recueillons-nous pour comprendre ce que nous devons au souvenir de tant de grandeurs et de tant de vertus.

D'accord avec l'Eglise et la logique de la foi, notre cœur répondra que nous devons à Marie un culte à part, un culte de *vénération* pour ses grandeurs, un culte d'*imitation* pour ses vertus.

Considérons en raccourci les titres de Marie à notre vénération et les hommages qui lui sont rendus au ciel et sur la terre.

I. — *Titres de Marie à notre vénération*

Nous devons vénérer Marie à cause de son excellence.

Il n'y a qu'un Dieu, maître de la vie et de la mort. Mais il plaît à ce grand Dieu de glorifier ses créatures, et il veut qu'on les révère en proportion de ce qu'il les honore lui-même. Ainsi nous honorons les anges : ils sont les exécuteurs des volontés divines. Nous honorons les saints : ils sont les amis de Dieu, et ces hommages que nous leur adressons remontent vers Celui qui, par sa grâce, les fit triompher du monde, de l'enfer et d'eux-mêmes et qui les couronne à jamais dans le ciel. Au-dessus d'eux brille Celle qui est appelée à juste titre la Reine de

tous les Saints. Si ces derniers méritent nos hommages, quels droits n'aura pas Celle qui fut choisie pour être la Mère de l'Homme-Dieu, qui le porta dans son sein, qui nourrit son enfance, et le vit se soumettre à ses ordres maternels ?

Le culte de la Sainte Vierge est donc un culte d'honneur qui lui est rendu à cause des grâces supérieures dont elle fut ornée, et surtout à cause de son titre de Mère de Dieu.

Que manque-t-il à ses grandeurs ? Fille de rois, elle remonte jusqu'à David, jusqu'à Abraham. Elle est la première-née de la création, Mère de Dieu, associée au Verbe dans l'œuvre de la Rédemption des hommes, Vierge Mère, honneur et espoir du genre humain. Que lui manque-t-il ? Elle possède tout : dons de la nature à un degré qui défie toute comparaison ; dons de la grâce reçus avec une abondance que personne n'a jamais obtenue ; vertus élevées toutes jusqu'au suprême effort de l'héroïsme.

En réfléchissant à toutes ces grandeurs, on comprend le culte de vénération qui lui est rendu par l'Eglise.

Peut-on honorer assez Celle que Dieu a honorée dans le ciel et sur la terre ?

Ainsi l'ont compris les âmes vraiment chrétiennes. Après le nom de Jésus qui fait ployer tout genou aux cieux, sur la terre et dans les enfers, le nom le plus cher est celui de Marie. Ce nom, le chrétien ne le prononce jamais sans soulever dans son âme des transports de reconnaissance et d'amour. Après avoir prêché par devoir de son ministère les dogmes terribles de l'éternité et de la justice divine, il n'y a rien de plus consolant pour le prêtre que de prêcher Marie, cette Mère de Dieu et des hommes, couronnée de puissance et d'honneur, pleine de grâce et de miséricorde.

II. — *Hommages qui sont rendus à Marie*

C'est un accord unanime au ciel et sur la terre, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Les anges s'inclinent devant sa grandeur et sa beauté ; ils sont fiers d'elle, parce qu'ils la reconnaissent comme plus élevée et meilleure qu'eux. C'est non seulement au nom de Jésus, mais au nom de Marie que tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, et une tradition respectable rapporte qu'en effet l'ange Gabriel s'agenouilla devant elle pour lui transmettre le divin message.

De quels honneurs Jésus n'entoura-t-il pas sa Mère durant les jours de sa vie mortelle ? Qui dira les épanchements de son cœur dans le sien, ses aimables regards, ses pures caresses, cette musique divine de leurs âmes enflammées d'amour lorsqu'ils s'appelaient des doux noms de Mère et de Fils ? Le Sauveur disait : « Ma Mère ! » et Marie adorait le Fils de Dieu ; et si Jésus n'adorait point sa Mère qui n'était qu'une créature, quels témoignages d'amour et de respect il lui prodiguait ! Et quand elle monte au ciel, il vient la chercher, environné du plus beau cortège des anges, il la salue, il lui fait tous les honneurs du Paradis, il l'en établit la Reine, et la place pour jamais à sa droite.

A son exemple, les Apôtres l'ont honorée de son vivant comme une créature déjà céleste, confirmée dans la grâce, établie en sainteté. En se répandant dans le monde, ils publient sa gloire, ils commencent l'antienne d'honneur qui depuis a été suivie de psaumes d'amour sans fin. Ce sont eux qui inaugurent le culte de « la Vierge Marie ». Pierre lui bâtit un sanctuaire à Tortosa en Syrie, S. Jacques à Saragosse, S. Jean à Ephèse. Partout désormais le nom de Marie est indissolublement attaché par un lien d'honneur au nom de Jésus ; l'univers se couvre de temples qui redisent sa sainteté ainsi que la foi des fidèles, et l'Eglise institue toute une pléiade de fêtes qui rappellent les mystères de sa vie, ses joies, ses angoisses, ses inénarrables douleurs, enfin sa gloire céleste, récompense légitime de ses travaux et de ses vertus.

Et nous tous, à la suite de tant d'âmes qui l'ont vénérée, aimée, et qui ont trouvé dans son culte les plus douces consolations, nous lui avons érigé au fond de notre cœur un pieux sanctuaire où nous aimons à nous réfugier pour la prier, la voir de plus près, lui confier nos peines les plus secrètes, murmurer les plus douces invocations de ses litanies, avec l'assurance qu'elle nous entend et qu'elle nous répond.

Nous l'honorons autant qu'on peut honorer une créature de Dieu, parce qu'elle est la plus élevée de toutes, parce que Jésus, le Fils de Dieu, a daigné lui-même l'honorer, parce que les Apôtres les premiers lui ont rendu un culte supérieur, que l'Eglise a continué ; et nous concluons par cette pensée qui résume bien cet entretien : — Qui n'honore point Marie n'honore pas Dieu, parce qu'il méconnaît la plus belle de ses œuvres.

* *

Un peintre très chrétiennement inspiré a représenté S. Augustin entre Marie qui nourrit Jésus enfant et Jésus qui meurt sur la croix. D'une main, le saint tient cette inscription : « *Hic ab ubere lactor*. Là je reçois la douceur du lait » ; et de l'autre, celle-ci : « *Hic a vulnere pascor*. Là je recueille la force du sang. » Et on lit au-dessus de sa tête : « *Positus in medio, quo me vertar nescio*. Placé entre ces deux attraits, où me tourner, je ne sais. » Ne voulant pas me soustraire ni à l'un ni à l'autre, je m'écrierai donc : « Jésus ! Marie ! »

N'est-ce pas là, en effet, les deux attraits divins qui doivent solliciter notre âme de chrétiens? Sans doute, en réalité, il n'y a point d'indécision possible, parce qu'il est un nom au-dessus de tout nom, et c'est celui du Sauveur béni qui nous a rachetés par son sang. Mais cette indécision voulue du peintre n'indique-t-elle pas, d'une façon sublime, les deux grands amours inséparables qui doivent remplir notre cœur et tirer de notre poitrine ces deux cris du célèbre repenti : « *Jésus ! Maria !* Jésus ! Marie ! »

A Jésus donc, le Sauveur, le Médiateur nécessaire pour aller à Dieu, notre adoration, notre fidélité, notre sang, nos vies !

A Marie, chef-d'œuvre de Dieu après l'humanité sainte du Christ, Mère de Dieu et des hommes, Modèle des plus belles vertus, nos hommages, notre imitation, notre confiance, notre amour à jamais !

5e Jour

VÉNÉRONS MARIE A CAUSE DE SES GRANDEURS *(fin)*

La T. S. Vierge, dit très justement le docte S. François de Sales, est digne de tout l'honneur qui peut appartenir à une créature. Jamais nous ne la louerons assez.

Pour nous guider dans les sentiments de vénération que nous devons professer à son égard, disons que notre respect pour elle doit être profond, filial, effectif.

I. — *Il doit être profond*

Le respect dû à quelqu'un se mesure à son rang et à ses qualités. La Sainte Vierge est la Mère de Dieu et la Souveraine de l'univers ; elle est la plus sainte, la plus privilégiée, la plus élevée des créatures ; elle a donc droit à un respect très particulier.

Prenons exemple, si je puis ainsi parler, sur la Trinité elle-même. De quels honneurs n'entoure-t-elle pas Marie ! Dieu le Père l'honore et la traite comme sa très digne Fille ; Dieu le Fils l'honore et la traite comme sa très digne Mère ; Dieu le Saint-Esprit l'honore et la traite comme sa très digne Epouse.

Je ne m'étonne pas alors des paroles des saints qui nous disent qu'à cause de sa maternité divine, elle a une sorte de consanguinité avec Dieu ; « elle atteint, dit S. Thomas, aux confins de la divinité. »

Il y a dans l'Eglise un terme consacré pour exprimer la nature du culte de respect que les chrétiens se sont toujours fait un devoir d'offrir à Marie : c'est le culte d'*hyperdulie,* c'est-à-dire au-dessus de tous les autres cultes, au-dessus de tous les hommages que nous pouvons rendre aux anges et aux saints du paradis. Puisque la Reine des Cieux est au-dessus d'eux, n'est-il pas convenable et infiniment juste de lui rendre plus d'honneur, de la mettre au-dessus de tout dans l'expression de nos hommages ?

II. — *Il doit être filial*

Si la Sainte Vierge est la plus parfaite et la plus auguste des reines, elle est aussi la plus tendre et la plus miséricordieuse des mères. Toute miséricordieuse et toute bonne, elle ne veut point d'une vénération qui tiendrait ses enfants à distance. Elle nous tend les bras, elle désire que nous nous y précipitions et que nous en usions envers elle avec cette respectueuse liberté, avec cette familiarité affectueuse qui caractérisent les rapports d'un enfant avec sa mère.

N'imitons pas les Jansénistes qui, s'ils n'ont pas banni totalement Marie de leur sombre religion, lui ont fait la place aussi étroite que possible. Leur piété rigide et triste supprimait la dilatation du cœur, l'amour affectueux, confiant et tendre, qui est le propre des enfants.

Imitons tous les saints, chez lesquels on trouve le véritable esprit du christianisme. Tous ils ont eu un amour très tendre et très filial pour Marie.

Oui, pour nous rassurer complètement, Dieu a donné à la famille humaine une Mère toute-puissante parce qu'elle est aussi la Mère de son propre Fils, une Mère toute bonne qui veut provoquer dans ses enfants la confiance jusqu'à l'abandon. Comme cette vision d'une Mère placée entre Dieu et nous console, nous réjouit et bannit les craintes et les défiances ! Une mère ne juge pas, ne condamne pas ses enfants. Elle pardonne toujours, et toujours elle est prête à leur donner ce qu'elle a, et à se donner elle-même.

Marie ! c'est le dernier mot de la miséricorde !

Quand on va à Dieu par Marie, on le prend, pour ainsi dire, par son faible, ose affirmer le Bienh. de Montfort. Si pécheur que l'on soit, quelques crimes que l'on ait commis, on peut toujours, en recourant à Marie, s'assurer un moyen d'obtenir le pardon.

III. — *Il doit être effectif*

Il ne suffit pas d'un respect intérieur ; il faut un respect qui se traduise par des actes, et se manifeste dans les divers détails de la conduite. S'il est *vrai,* il nous portera à réciter avec attention et ferveur les prières que nous faisons en l'honneur de la Sainte Vierge, à lui témoigner en toute occasion notre piété, à embrasser avec empressement les pratiques en son honneur, consacrées par l'Eglise, à l'invoquer fréquemment, à penser souvent à elle, à prendre pour règle la maxime du Bienh. de Montfort : « Tout à Jésus par Marie, tout à Marie pour Jésus ! »

Nous réglerons ces pratiques avec une juste discrétion, d'après les occupations, l'inclination et le besoin. Le trop peu, dicté par l'absorption des affaires, ou amené par la négligence et l'oubli, dessèche le cœur ; mais le trop fatigue, ennuie, fait manquer le but et finit par provoquer le dégoût et l'indigestion.

Le grand point qu'il importe à ce propos de retenir, c'est que Marie sera satisfaite, si les bornes ne sont posées par aucun manque d'affection.

Prenons garde aussi à la routine, et opposons-lui la variété. Nous distinguerons dans l'année les fêtes de Marie, le mois de Marie, le jour de Marie, pour adapter notre esprit, notre cœur, nos actions à ce que ces circonstances exigent ou conseillent ; pour offrir à notre bonne Mère quelque témoignage spécial de respect ou d'affection, quelque bonne œuvre, quelque progrès dans la vertu, quelque sacrifice.

Assurément cette attention impose une gêne ; mais qui ne se gêne pas, ne saurait se flatter d'aimer.

* *

Les saints sont des modèles de cette vénération profonde, filiale, effective, que nous devons avoir pour Marie.

Citons seulement l'exemple de S. Stanislas de Kostka.

Quel admirable enfant de Marie que ce jeune homme qui mourut à dix-huit ans, et qui mérita d'être inscrit parmi les saints ! Il avait pour Marie un très tendre amour. Il ne l'appelait pas autrement que sa « bonne Mère », et il disait ces mots avec tant de cœur qu'on aurait cru entendre un séraphin du ciel parlant de la divine Vierge. Lorsqu'il pouvait s'entretenir d'elle avec ses compagnons du noviciat, il manifestait une joie candide : « Tout aussitôt, dit le P. Poiré, on le voyait prendre feu ; et il n'était vraiment pas possible de le voir et de l'entendre sans être tout ému et rempli de consolation. »

Que Dieu nous donne de suivre de loin les admirables exemples des grands dévots de la Vierge Marie !

6e Jour

HONORER MARIE, C'EST CHOSE TRÈS AGRÉABLE AU CŒUR DE DIEU

Sainte Gertrude demandait un jour à Notre-Seigneur : « Que puis-je faire pour vous être agréable ? » — « Tu as ma Mère, lui fut-il répondu, efforce-toi de la louer dignement. » Rien ne charme en effet le Cœur de Dieu comme la dévotion à Marie.

I

Il est très doux au Cœur de Dieu de nous voir glorifier la créature qui est son plus pur chef-d'œuvre après l'humanité sainte du Christ.

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu par le privilège de la maternité divine qui la met absolument hors pair, en fait un monde à part et lui donne d'entrer

dans un rapport d'intimité singulière avec le Père, dont le Fils unique est aussi son Fils ; avec le Verbe, à qui elle a donné sa nature humaine; avec le Saint-Esprit, car le Fils de la Vierge est, comme Dieu, le principe de ce divin Esprit, et, par sa nature humaine, son fruit saint et sanctifiant.

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu dans son *corps*. « Il convenait, dit Bossuet, que celle qui devait fournir de sa propre substance cette sainte humanité (de Jésus) fût aussi privilégiée d'une beauté en quelque sorte divine. »

Dieu était comme obligé de mettre dans cette chair quelque chose d'exquis, la rendant capable de devenir le moule d'où sortirait le corps très parfait du Verbe incarné.

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu dans son *intelligence*. La science des docteurs, les visions des prophètes, les extases des saints, les ravissements des âmes d'élite, la science de tous les esprits bienheureux, ne peuvent pas nous donner une idée des éblouissantes clartés qui illuminent son esprit. Marie, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, a pénétré, au-delà de tout ce qu'on pourrait croire, l'abîme insondable de la divine Sagesse.

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu dans son *âme* très sainte, enrichie de la vertu la plus accomplie. La plus légère imperfection ne l'a jamais effleurée. Elle surpasse en sainteté tous les élus réunis. Elle est si achevée en perfection que l'Esprit-Saint ravi la salue par l'ange Gabriel comme étant pleine de grâce et lui adresse cet éloge unique : « Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. »

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu dans son *cœur*. Plus aimant que le cœur des mères de la terre, le cœur de Marie ne se renferme pas dans les étroites limites d'une petite famille, il s'étend au genre humain tout entier. Elle instruit, elle console, elle protège, elle défend, elle encourage, elle fortifie, elle convertit, elle nous donne les preuves de l'amour le plus ardent.

Oui, Marie est le chef-d'œuvre de Dieu après l'humanité sainte du Christ, dans son corps, dans son âme, dans sa volonté, dans son cœur, par les privilèges qui lui ont été accordés, par la plénitude de grâce qu'elle a reçue, par sa conception immaculée, par la grâce sanctifiante dont elle a été surabondamment ornée, par les vertus qu'elle a héroïquement pratiquées, par les dons du Saint-Esprit qu'elle a reçus dans la mesure la plus large.

II

Il est très doux au Cœur de Dieu de nous voir glorifier Celle qu'il a établie Reine du ciel et de la terre.

Jésus-Christ est le Roi immortel des siècles, au titre de Créateur, de Rédempteur, de Sanctificateur, de Rémunérateur, et il a voulu associer Marie à cette royauté incontestée.

Il la fait participer à ses droits de *Créateur,* non pas en lui communiquant la puissance créatrice, cette communication étant impossible, mais en lui conférant pouvoir et autorité sur tous les êtres créés. Dieu, voulant donner une Reine à la création, ne devait-il pas choisir sa Mère ? Il a donc couronné Marie, Reine et Souveraine du ciel et de la terre, de tous les êtres vivants et inanimés ; en sorte qu'il est exact de dire avec S. Bernardin de Sienne que « Marie compte autant de sujets que l'adorable Trinité. »

Il la fait participer à ses droits de *Rédempteur,* en l'associant à ce grand ouvrage et en lui demandant un vrai concours d'immolation et de sacrifice. Si Marie a souffert avec Jésus pour la rédemption de tous les hommes, si elle a eu sa part, une part aussi douloureuse que méritoire, dans ce travail de géant que le Fils de Dieu pouvait accomplir seul, mais qu'il n'a pas voulu accomplir seul, n'est-il pas manifeste qu'elle a, du même coup, acquis des droits sur tous les rachetés, c'est-à-dire sur tous les hommes ?

Il la fait participer à ses droits de *Sanctificateur,* non seulement en la montrant à tous les chrétiens comme le plus parfait modèle des vertus qu'ils doivent pratiquer, mais en l'établissant elle-même cause de sainteté pour tous ceux qui veulent se sanctifier, dépositaire et distributrice de toutes les grâces. Elle contribue à toutes les saintetés dont l'Eglise se glorifie, elle est pour quelque chose dans toutes les faveurs surnaturelles que reçoivent les chrétiens, elle est vraiment Reine de l'Eglise.

Jésus partage avec sa Mère ses droits de *Rémunérateur* ou de Glorificateur, par lesquels il couronne et récompense dans le ciel ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin dans son service. Il le fait, non seulement en la couronnant elle-même et en la faisant asseoir à sa droite sur le trône le plus élevé après le sien ; mais encore en tenant compte de ses désirs dans le choix des élus, et en accordant par elle, à chacun des élus, la grâce de la persévérance finale. N'est-elle pas vraiment la Reine du Ciel, celle qui non seulement occupe le trône le plus rapproché de la Divinité, mais qui, par la volonté de Dieu son Fils, contribue à la glorification de tous ses sujets ?

Toutefois, de cette royauté, Jésus s'est réservé, pour lui seul, le rôle de juger et de punir. Ce qu'il a voulu communiquer à sa Mère, c'est seulement la royauté de la bonté, de la miséricorde et de l'amour. Comment ne pas croire qu'il soit très doux au Cœur de Dieu de voir toutes les soumissions, toutes les vénérations, toutes les générosités, toutes les fidélités, toutes les tendresses filiales qui montent de la terre vers le trône de cette incomparable Reine ?

III

Il est très doux au Cœur de Dieu de nous voir glorifier sa Mère.

Sainte Gertrude, cette âme virginale « qui avait fait de son cœur une demeure particulièrement agréable à Jésus, » captivée par les charmes, les familiarités de son Epoux divin, sembla un moment oublier Marie, sa Mère. Jésus le lui reprocha et exigea d'elle qu'en passant dans un certain endroit du cloître où était posée l'image de Marie, elle lui témoignât sa profonde révérence, en le négligeant lui-même. « Oh! reprit la sainte, est-ce possible ? Rendre plus d'honneur à une créature qu'à Dieu ! Je ne pourrai m'y résoudre. — Obéis, » reprit Jésus. Et la sainte s'exécuta. Bientôt elle se sentit pour Marie, dont de nouvelles lumières lui avaient révélé la grandeur, une dévotion si tendre et si vive, un désir si ardent de la glorifier, qu'en même temps elle comprit que jamais elle ne pourrait lui rendre assez d'hommages. Dans son embarras, elle eut recours à Jésus, et lui demanda de réparer lui-même tout ce qui manquait à ses propres louanges. Et quelque temps après, dans une de ces visions qui lui étaient familières, elle crut voir le ciel ouvert et Jésus, sous les yeux des anges étonnés, traverser la cour céleste et aller réparer auprès de Marie ce qui avait manqué aux hommages de Gertrude. La vierge bénédictine, ainsi remise en

son chemin, n'eut garde d'oublier la leçon, et son cœur, où Marie prit sa place auprès de Jésus, fut à Celui-ci une demeure plus agréable que jamais.

Glorifier Marie, c'est donc mériter toute grâce de Celui qui l'aime d'un amour de Fils. Oser s'attaquer à elle, c'est perdre tout espoir de salut et s'exposer aux plus terribles châtiments. Dans l'éloge et dans l'amour de Marie, nul excès n'est à craindre tant que nous la laissons au rang des créatures. Nous sommes sûrs de charmer le Cœur de Dieu son Fils.

* *

Avez-vous vu la ronce sauvage au milieu des haies ? Ce n'est qu'une tige épineuse, rude et sans éclat, sur laquelle le passant n'arrête même pas les yeux. Mais qu'on vienne à la greffer, qu'une belle rose y étale sa pourpre printanière, aussitôt cette rose attire les regards.

Eh bien ! voilà ce que nous sommes par nous-mêmes : les ronces sauvages du péché. Si nous paraissons seuls devant Dieu, avec notre difformité originelle, nous ne méritons pas même de lui un coup d'œil. Pour le charmer, il faut que la Rose mystique s'épanouisse à la cime de notre âme, je veux dire que le nom et l'amour de Marie soient dans notre cœur et sur nos lèvres : alors Jésus en respirera avec délices l'exquise senteur.

O mon Dieu, donnez-moi part à vos tendresses, à vos complaisances éternelles pour la divine Marie !

O Marie, Fille de Dieu, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit, donnez-moi un peu de votre amour, de votre confiance, de votre générosité envers Dieu ! Puisque vous lui êtes si agréable, puisqu'il ne sait rien vous refuser, demandez-lui pour moi lumière, vie, intimité divine, surtout les vertus qui me rendront pour lui capables de toutes les générosités filiales.

LES SAINTS PATRONS

S. Bénézet,
Patron des employés des ponts et chaussées
(14 avril)

SON HISTOIRE ET SON ŒUVRE

Mes frères,

C'est une histoire merveilleuse que celle de S. Bénézet, dont le diocèse d'Avignon célèbre la fête le 14 avril, et que tous ceux qui font partie de l'Administration des ponts et chaussées peuvent considérer comme leur patron. Elle prouve que si la religion et les saints qu'elle a formés ont surtout en vue notre bonheur éternel, ils ne se désintéressent cependant pas de notre bien-être et de notre bonheur en ce monde.

I

S. Benoît du Pont, ou le Jeune, vulgairement appelé S. Bénézet à cause de sa petite taille, naquit au XII^e siècle au village de Le Villard, dans le diocèse de Viviers (d'autres disent à Hermillon, près de St-Jean-de-Maurienne). Il devait être de modeste condition, car dès qu'il en fut capable on le mit à garder les troupeaux. Cet emploi, qui est trop souvent une occasion de péché pour les enfants qui l'exercent en compagnie de camarades vicieux, est au contraire un puissant moyen de sanctification pour les enfants isolés et dont l'âme est pure. Ayant journellement sous les yeux le grand livre de la nature, ils y lisent à chaque page le nom de Dieu : les fleurs, les plantes, les arbres, le ciel, les astres, tout leur parle de la bonté, de la beauté, de la grandeur, de la toute-puissance du Créateur. Tout naturellement leur âme innocente s'élève vers lui pour l'adorer, le prier et l'aimer. Aussi, il n'est pas étonnant que Dieu ait une prédilection pour ces enfants, qu'il se soit souvent montré à eux, lui ou la T. S. Vierge, et que souvent il les ait choisis comme David, sainte Geneviève, sainte Jeanne d'Arc, le saint Curé d'Ars, sainte Bernadette et bien d'autres, pour accomplir de grandes œuvres.

C'est ce qu'il fit pour S. Bénézet. Dans la solitude des champs où il menait paître son troupeau, ce jeune homme aimait à s'entretenir avec Dieu, tandis que broutaient les bêtes qui lui étaient confiées. Or voici qu'un jour, au cours de son oraison, il entendit Dieu lui confier une mission bien faite pour l'étonner : Celui qui choisit la faiblesse pour confondre la force et qui se plaît à élever les humbles, lui demandait de quitter son troupeau et ses montagnes pour se rendre en Avignon et y construire un pont sur le Rhône. Il avait 12 ans.

Les Romains, après la conquête de notre pays, l'avaient sillonné de routes qui font encore notre admiration et par lesquelles leurs légions pouvaient se rendre aux extrémités de l'empire. Afin de franchir les fleuves et les rivières, ils avaient jeté de solides ponts de pierre. On peut encore s'en faire une idée par le pont du Gard, près de Nîmes, aqueduc gigantesque de 272 mètres de long sur 49 mètres d'élévation.

Malheureusement, les invasions des Barbares avaient renversé la plupart des ponts et autres constructions des Romains, on ne pouvait plus franchir les rivières qu'à l'aide de bateaux et de bacs. Charlemagne avait bien fait construire des ponts sur le Rhin et sur d'autres rivières, mais ces ponts étaient en bois et de peu de durée. On cite comme une exception un pont de pierre de vingt-deux arches établi par Charles le Chauve sur la Seine à Pont-de-l'Arche, partiellement emporté par les eaux en 1856 et tout à fait abattu depuis.

II

Ce manque de ponts gênait considérablement les relations d'une région à l'autre. C'est alors que, pour remédier à cet état de choses, Dieu suscita S. Bénézet. Celui-ci laissant là son troupeau, est-il raconté dans les divers monuments historiques conservés à Avignon, s'apprêtait à partir quand un ange, sous une forme humaine, se présenta pour l'accompagner. Ils arrivèrent en très peu de temps sur les bords du Rhône. Quand Bénézet vit la largeur du fleuve, il s'effraya et déclara qu'il ne pourrait jamais construire un pont réunissant les deux rives. L'ange lui dit : « Ne crains rien, l'Esprit de Dieu est avec toi. Voici le vaisseau qui te fera passer le fleuve, pars, montre-toi à l'évêque et au peuple. » Et ce disant, l'ange disparut.

Confiant dans la promesse de son céleste guide, Bénézet se rendit donc à Avignon. Il y trouva l'évêque en train de prêcher à son peuple. Le sermon achevé, notre saint prit la parole à son tour, au grand étonnement de tous, et de l'évêque en particulier, et il dit aux fidèles assemblés : « Ecoutez tous et comprenez ! Le Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé dans cette ville pour que je fasse un pont sur le Rhône. »

Le projet était si extraordinaire, et celui qui s'offrait à le réaliser payait si peu de mine avec sa

petite taille et son extérieur sans doute peu fortuné, qu'on le prit pour un fou ou un mauvais plaisant. L'évêque l'envoya au gouverneur, afin qu'il reçût le châtiment de sa témérité. Le gouverneur accueillit Bénézet avec dureté et lui signifia qu'il ne pouvait ajouter foi à sa parole, à moins qu'il n'emportât seul une énorme pierre qu'il lui montra. Confiant en Dieu qui l'envoyait, Bénézet implora son aide; puis, en présence du gouverneur, de l'évêque et du peuple, il souleva seul la pierre indiquée, que trente hommes n'auraient pu remuer, et la porta, comme il aurait fait d'un simple caillou, au lieu où fut construit le pont.

On devine l'étonnement, l'admiration de la multitude à cette vue, surtout qu'à ce prodige Bénézet en ajouta beaucoup d'autres. Le gouverneur lui-même se sentit une telle vénération pour l'envoyé de Dieu que, se jetant à ses pieds, il les baisait avec transport. En même temps il lui fit don de trente sous d'or, qui servirent sans doute de première mise de fonds à notre saint pour son entreprise.

Quelle part faut-il faire à la légende dans ce récit ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que le pont que S. Bénézet était venu bâtir sur l'ordre de Dieu a été construit, et que sa construction fut suivie de celle de beaucoup d'autres. De même qu'au Moyen-Age il existait des confréries d'architectes, de maçons et de sculpteurs qui se rendaient de ville en ville pour y construire ces magnifiques églises, ces splendides cathédrales qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde, ainsi S. Bénézet fonda une association de « Frères Pontifes » qui, durant le XIIe siècle et les siècles suivants, parcoururent la France et l'Allemagne pour y jeter sur les fleuves et les rivières de nombreux ponts qu'on y voit encore. C'est ainsi qu'ils construisirent, sous la direction de leur saint fondateur, le pont d'Avignon en 1177, celui de la Durance, au-dessous de l'ancienne Chartreuse de Bonpas, à la même époque, celui de Pont-St-Esprit en 1265, le pont de la Guillotière à Lyon et celui du Saut-du-Rhône sur le chemin de Vienne à Genève.

III

Depuis longtemps la confrérie des Frères de S. Bénézet n'existe plus ; elle est remplacée aujourd'hui par l'Administration des Ponts et Chaussées, établie par lettres patentes du 17 août 1750. Le pont d'Avignon de S. Bénézet a lui-même disparu en partie. Pendant l'hiver de 1669, des masses énormes de glaçons heurtèrent ses piles avec tant de violence que deux arches furent emportées par les eaux. Mais le culte de S. Bénézet n'a point cessé d'être en honneur dans les lieux qui l'ont vu naître, ni dans ceux qui ont bénéficié de ses bienfaits.

Le jeune saint mourut à 19 ans (1184); son corps fut déposé avec respect dans une chapelle bâtie au milieu du pont qu'il avait construit. Pendant de longues années il y fut l'objet de la vénération des foules, qui obtinrent plusieurs miracles par l'intercession du saint. En 1669, l'administration diocésaine, craignant que le saint corps ne fût emporté par la violence du courant, ordonna de l'enlever pour le mettre en sûreté. Quel ne fut pas le pieux étonnement de ceux qui procédèrent à cette translation, lorsqu'ils trouvèrent ce saint corps, après six siècles de séjour dans le tombeau, aussi exempt de corruption, aussi intact que si on l'y avait déposé la veille ! On le transporta tout d'abord dans l'église des Pères Célestins d'Avignon, puis dans l'église paroissiale St-Didier, où il demeura jusqu'à la Révolution. Hélas ! celle-ci devait avoir moins de respect pour le corps de notre saint que n'en avaient eu les siècles et la mort elle-même. L'église St-Didier ayant été convertie en prison, les révolutionnaires détruisirent cette sainte relique ; quelques parcelles seulement furent sauvées par des personnes pieuses détenues dans cette prison. Elles sont aujourd'hui vénérées à Avignon dans l'église St-Didier rendue au culte, à Viviers à la cathédrale et dans la chapelle du Grand Séminaire, et enfin dans l'église de Le Villard, village natal de notre saint.

* *

M. f., soyons moins ingrats que les hommes de la Révolution. Honorons en S. Bénézet une des gloires de la France et le bienfaiteur de nos ancêtres. Mieux que cela : honorons et invoquons en lui le saint, puissant auprès de Dieu, et demandons-lui, continuant son œuvre de jadis, de jeter entre le ciel où il est et le monde où nous sommes encore le pont qui nous permettra de l'aller rejoindre là-haut. Ce pont n'est autre que la communion des saints, qui unit la terre au ciel par les prières que nous adressons à Dieu, à la Sainte Vierge et aux saints, et qui unit le ciel à la terre en nous obtenant en retour les grâces de Dieu que sollicitent pour nous les habitants de la céleste patrie. Nul doute que S. Bénézet, qui de son vivant s'est montré si charitable pour ses frères, ne nous aide, si nous le lui demandons, à passer heureusement de ce monde à l'éternité. Ainsi soit-il.

Sainte Lidwine, Patronne des malades
(14 avril)

COMMENT ELLE NOUS APPREND A SUPPORTER ET A SANCTIFIER LA MALADIE

Mes frères,

Il n'en est guère d'entre nous qui, un jour ou l'autre, ne se trouvent aux prises avec la maladie. Même les heureux privilégiés qu'elle a épargnés au cours de leur existence doivent, au déclin de celle-ci, faire connaissance avec elle, car elle est l'avant-coureuse habituelle de la mort. A quelque moment qu'elle se présente, nous l'accueillons comme une visiteuse importune, et nous faisons notre possible pour nous en débarrasser. Dieu ne nous le défend pas, puisque Notre-Seigneur lui-même, au cours de sa douloureuse agonie, faisait cette prière : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais il ajoutait : « Cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne ! »

Voilà comme il nous faut prier, nous aussi, m. f., lorsque la maladie vient nous visiter et que Dieu ne juge pas à propos de nous guérir. C'est ce qu'a fait sainte Lidwine dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Pendant 38 ans, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 53 ans, elle demeura clouée sur un lit de souffrance. Apprenons d'elle à supporter avec patience et avec fruit la maladie, quand il plaira à Dieu de nous l'envoyer.

I

Sainte Lidwine naquit en 1380 à Schiedam, en Hollande, de parents pauvres, mais excellents chrétiens. Au moment où elle vint au monde, le dimanche des Rameaux, on chantait, raconte son historien, la Passion du Sauveur en l'église paroissiale. Est-ce en raison de cette coïncidence qu'on lui donna le

nom de Lidwine qui signifie « souffrir amplement » ? Toujours est-il qu'elle va durant toute sa vie réaliser ce nom.

Dieu, pour l'éprouver sans doute, lui donna tout d'abord la beauté en partage ; les partis commençaient à se présenter pour obtenir sa main et déjà son père songeait à la marier. Mais elle avait donné son cœur à Dieu, et plutôt que de le lui reprendre, elle déclara à son père que s'il insistait pour lui imposer un époux autre que celui de son choix, elle prierait Dieu de la rendre laide et d'écarter ainsi tout prétendant.

Le fit-elle ? On ne sait, mais toujours est-il que dès l'âge de quinze ans elle devint percluse de tous ses membres ; elle ne pouvait plus qu'un peu remuer la tête et le bras gauche, et son estomac était si faible qu'il ne pouvait supporter presque aucun aliment. Si encore elle n'avait pas souffert ! Mais elle endurait des douleurs incroyables, et tous ses membres étaient couverts de plaies que personne ne pansait et n'essayait de guérir. Clouée sur son pauvre lit, elle y vivait abandonnée ; aucun voisin n'avait le temps ou la charité de venir la visiter, passer quelques instants avec elle pour la distraire et rompre la monotonie des longues journées.

Et comme si toutes ces souffrances n'avaient pas suffi pour lui faire gagner le ciel, elle s'en imposait d'autres encore : après sa mort, on découvrit qu'elle portait autour de ses reins une rude ceinture de crin. Une sorte de lèpre s'étant propagée dans la contrée, notre sainte demanda à Dieu d'en délivrer ses compatriotes, lui offrant d'en être affligée à leur place. Dieu l'exauça : à l'instant même le fléau cessa, mais elle-même fut atteinte de la contagion et en ressentit les douleurs les plus aiguës.

Sa mère, Pétronille, sur le point de mourir, lui ayant demandé d'intercéder auprès de Dieu en sa faveur, sa sainte fille, non contente de prier pour elle, lui céda le mérite de toutes les souffrances qu'elle avait endurées jusque là. Ainsi enrichie par ce don généreux, Pétronille fit une très sainte mort ; mais Lidwine, se croyant appauvrie, ajouta encore de nouveaux sacrifices à ceux que la maladie lui imposait, afin d'amasser un nouveau trésor pour le ciel. Aux mortifications elle joignit les aumônes ; ayant fait vendre les quelques meubles que sa mère avait laissés, elle en fit distribuer le prix aux pauvres. C'est à eux également qu'elle faisait passer l'argent et les dons que lui remettaient les personnes charitables, émues de son dénuement et désireuses de soulager son infortune. Oublieuse d'elle-même, elle ne songeait qu'à secourir la misère des autres. Dieu l'en récompensa en multipliant plus d'une fois miraculeusement l'argent et les aumônes dont elle se privait si héroïquement.

II

Où sainte Lidwine puisait-elle donc le courage de supporter la maladie, l'abandon et une si désolante réclusion ?

Elle le puisait tout d'abord dans la conformité à la sainte volonté de Dieu. Elle savait que Dieu est notre Père, qu'il nous aime, que rien n'arrive sans son ordre ou sa permission, et que ce qu'il permet à notre endroit est toujours pour notre plus grand bien. Dès lors, loin de murmurer contre Dieu qui la réduisait à une condition si misérable selon le monde, elle le bénissait, elle redisait avec Notre-Seigneur et avec tous les saints après lui : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Faire la volonté de Dieu, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus parfait et ce qui nous est le plus avantageux ? Or, quand sommes-nous plus assurés de la faire qu'en acceptant de la main de Dieu la maladie, si contraire à notre nature et à nos goûts de bonheur et de bien-être ?

Le courage de souffrir, sainte Lidwine le puisait dans la méditation continuelle de la douloureuse Passion du Sauveur. Elle le contemplait étendu sur la croix, et se disait que le lit sur lequel reposait ce divin Patient était encore plus dur que le sien. Elle le voyait couvert de plaies depuis la tête jusqu'aux pieds, et ce spectacle l'aidait à supporter les plaies purulentes qui dévoraient tout vivant son pauvre corps. Les clous qui perçaient les pieds et les mains du Sauveur le fixaient immobile sur la croix, le mettaient dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement et de se procurer quelque soulagement en changeant de position ; cette vue rendait moins pénible à Lidwine l'immobilité à laquelle elle était condamnée. Avec quel amour, dans ses moments de lassitude, dans ses tentations de découragement, elle tournait son regard vers le divin Crucifié pour unir ses souffrances aux siennes et apprendre de lui à les endurer patiemment ! A force de contempler le crucifix, elle finit par devenir elle-même un vivant crucifix. En la 17e année de sa maladie, Notre-Seigneur daigna lui apparaître et imprimer sur ses membres endoloris ses cinq plaies ; mais par humilité Lidwine le pria de rendre ces stigmates invisibles.

Le courage de souffrir, notre sainte le puisait encore dans la sainte communion. Au début de sa maladie on la lui apportait tous les quinze jours. Suppléant les aliments que son estomac ne pouvait supporter, cette divine nourriture soutenait son corps miraculeusement ; mais elle soutenait bien mieux encore son âme, en lui donnant force et courage. Aussi, sur la fin de sa vie, la vue des merveilleux effets que la sainte Eucharistie produisait en elle fit qu'on la lui accorda quatre ou cinq fois par semaine. Dès lors, elle n'était plus seule pour souffrir : Jésus était avec elle, l'aidait à porter sa croix avec toujours un peu plus d'amour.

III

Mais ce qui l'aidait surtout à supporter sa réclusion dans sa pauvre chambrette et sa longue solitude, c'était le commerce continuel qu'elle entretenait avec le monde invisible. Nous ne sommes jamais seuls, m. f.; Dieu, qui est partout, est sans cesse à nos côtés, ou plutôt, comme dit S. Paul, nous sommes, nous vivons, nous nous mouvons en lui, tout enveloppés par sa divine présence et sa paternelle providence. Notre ange gardien, lui aussi, est sans cesse près de nous qui nous tient compagnie et nous entoure de sa sollicitude. Près de nous sont aussi quantité d'esprits bienheureux, de saints, d'âmes de nos chers disparus avec qui la Communion des Saints nous permet de rester en relations.

C'est avec tous ces êtres invisibles que sainte Lidwine vivait et conversait durant les longues heures qu'elle passait seule sur son lit, délaissée du monde. Son intimité avec son ange gardien, en particulier, était si grande que souvent il lui apparaissait de façon sensible. Il lui révélait les choses secrètes et lui prédisait les événements à venir. Plus d'une fois il la transporta en esprit à Jérusalem et lui fit voir et vénérer les lieux sanctifiés par la Passion de Notre-Seigneur ; d'autres fois il lui fit voir les peines des damnés et celles qu'endurent les âmes du purgatoire. On devine si la vue de ces peines lui fai-

sait trouver légères les siennes, et si elle remerciait Dieu de la faire souffrir en ce monde afin de l'épargner dans l'autre.

M. f., quand la maladie viendra nous visiter, nous clouer peut-être nous aussi comme sainte Lidwine sur un lit de douleur et nous condamner à l'inaction, imitons-la. Comme elle, acceptons généreusement la sainte volonté de Dieu; ne croyons pas perdu le temps que nous passerons ainsi incapables de travail : on ne perd jamais son temps quand on fait la volonté de Dieu. « Je fais mon métier de malade, » disait sainte Bernadette à Nevers, où elle était souvent l'hôte de l'infirmerie.

Ce dur métier fut celui de sainte Lidwine pendant toute sa vie ; mais aussi que de bien ne fit-elle pas ! Nous l'avons vue obtenir, par ses prières et ses souffrances, une sainte mort à sa mère Pétronille. Combien d'autres lui furent sans doute redevables de la même grâce ! — Les péchés de ses compatriotes avaient attiré sur eux le fléau de la lèpre ; Lidwine offre à Dieu ses souffrances en expiation de ces péchés et le fléau cesse aussitôt. De combien de châtiments semblables elle a peut-être préservé ses contemporains en s'offrant comme victime volontaire à leur place ! — Quand nous sommes souffrants, surtout quand une longue maladie nous retient comme sainte Lidwine sur notre lit, ne perdons pas une si bonne occasion de mérites pour nous et pour les autres. C'est Notre-Seigneur qui nous invite à porter la croix avec lui pour expier, avant tout, sans doute, nos propres péchés, mais aussi ceux de nos frères et désarmer d'autant la justice de Dieu. Unissons donc nos souffrances aux siennes, pour qu'elles soient plus efficaces ; comme sainte Lidwine, méditons sa douloureuse Passion, et que son souvenir nous aide à endurer la nôtre. Demandons-lui de venir nous visiter par la sainte communion ; l'Eglise, en les dispensant du jeûne eucharistique, en a rendu la réception facile aux malades. Enfin, si nos souffrances ne sont pas trop aiguës et si cela ne nous fatigue pas trop, employons à nous entretenir avec Dieu, avec ses anges et ses saints, employons à prier pour les vivants et les morts qui nous sont chers, les longues heures de réclusion et de solitude que la maladie nous impose. De la sorte, ces instants ne seront pas perdus et quand nous paraîtrons devant Dieu, peut-être auront-ils été les mieux remplis et les plus méritoires de notre vie.

Le jour vint enfin où Dieu estima que sainte Lidwine avait assez souffert. La veille de Pâques de l'an 1433, Notre-Seigneur lui apparut accompagné de la T. S. Vierge et de ses saints apôtres et l'oignit d'un baume si précieux que le lendemain la chambre de la sainte en était encore toute parfumée. Le mardi de violents vomissements lui étant survenus, elle rendit sa belle âme à Dieu sans autre compagnie que celle d'un enfant, son neveu. C'était le 14 avril, elle avait 53 ans. Puisse-t-elle, après avoir été le modèle des malades sur la terre, être leur protectrice au ciel ! Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

X

L'EUCHARISTIE ET L'APOSTOLAT

Mes frères,

Un théologien a dit : « *Per hoc sacramentum excitatur in actum.* Par ce sacrement, l'homme est poussé à l'action. » Cette vertu excitatrice et propulsive de l'Eucharistie, nous l'avons déjà constatée et nous la constaterons encore. Je voudrais vous la montrer aujourd'hui par le récit ou le rappel de quelques faits symptomatiques.

Depuis le soir du Jeudi Saint, que de miracles de dévouement et de vertu, dont le courant intarissable est entretenu par la communion ! Il serait injuste de nier qu'il y ait, parmi les incroyants, des âmes élevées, capables de désintéressement, de courage, de bonté. S'il est inexact que l'homme naisse totalement bon, il n'est pas moins inexact qu'il naisse totalement mauvais, et la nature a encore assez de ressources en elle-même pour produire toute seule des actes louables, parfois dignes d'admiration.

Mais outre que ces actes sont le plus souvent des actes isolés, les fruits d'une émotion ou d'une exaltation passagère, il faut convenir qu'ils apparaissent, si beaux qu'ils soient, comme médiocres, comparés à ceux que l'Eucharistie a inspirés et inspire encore. Que s'il s'agit d'actes qui durent, de vertus permanentes et habituelles, comme celles qui font les bons pères de famille, les bonnes mères, les épouses vertueuses, les hommes honnêtes et appliqués à leur devoir humain, on remarquera qu'ils sont bien pâles, ces actes de vertu, à côté des actes d'un héroïsme transcendant et soutenu que le Maître exige de ceux à qui il se donne, et qu'il obtient d'eux, sinon toujours, du moins souvent. C'est parmi ces âmes qui s'incorporent l'Eucharistie que l'on trouve les vrais disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux qui pratiquent sa morale propre, si terriblement supérieure à la morale philosophique et à la morale courante ; ceux qui, pour aller à lui, quittent père, mère, femme, enfants, frères, sœurs, et leur vie elle-même ; ceux qui, pour sauver leur âme, consentent à mourir ; ceux qui, pour que leurs actions soient saintement fécondes, acceptent le sort du grain de froment enterré et pourri dans la terre ; ceux qui subissent sans murmurer la tristesse et l'épreuve, sûrs d'être consolés un jour ; ceux qui veulent bien être haïs du monde ; ceux qui marchent les reins ceints de la ceinture des chastes, avec, dans la main, la lampe ardente de la foi et de la charité ; ceux qui rêvent la perfection et qui courent après elle ; ceux qui trouvent une âpre et délicieuse félicité là où les autres ne trouvent que sujet d'amertume et de désespoir ; ces obstinés dans le bien qui sont les plus hauts exemplaires d'humanité que le monde ait jamais vus.

Le Christ Eucharistique apporte avec lui, dans les âmes qu'il visite et qui l'accueillent, une abondance et une plénitude spirituelles absolument incomparables.

On comprend dès lors que le Sacrement qui nous donne le Christ crée l'apostolat et les apôtres, que c'est lui qui maintient l'apostolat dans l'Eglise, que c'est lui qui élève l'apostolat jusqu'aux plus hautes cimes de l'héroïsme.

I

Je dis, m. f., que l'Eucharistie, contenant et donnant Jésus-Christ, crée par le fait même cette grande chose qu'est l'apostolat catholique.

Historiquement, c'est incontestable.

Voyez les Apôtres, ces premiers semeurs de la Bonne Nouvelle. C'est le Pain Eucharistique, qu'ils rompent avec leurs néophytes dans toutes les Eglises fondées par leur inlassable labeur, qui leur donne le courage surhumain de travailler à la conversion

d'un monde corrompu et hostile, au prix de toutes les souffrances, de tous les sacrifices, au prix même de la vie. Chaque jour, le Christ qui descend dans leur cœur leur rappelle qu'ils se doivent aux peuples, et, au sein des peuples, aux humbles, aux pauvres, aux petits. Il leur remémore sa méthode, étrange au premier abord, et pourtant la seule efficace, à savoir, que c'est par les misérables qu'ils referont le monde ; et c'est ainsi que dans tous les temps les vrais prédicateurs de l'Evangile ont laissé de côté les riches et les savants ou soi-disant tels, si souvent gangrenés d'orgueil, d'indifférence, de vices parfois, pour courir d'abord à la foule des déshérités qui, lorsque l'amertume et la haine ne les aveuglent pas, reçoivent si volontiers le don de Dieu.

Voyez, en outre, les premiers fidèles de la primitive Eglise. Ils n'avaient, dit l'histoire, « qu'un cœur et qu'une âme ». Tous les biens, nous racontent les *Actes des Apôtres,* étaient communs entre eux, et personne, parmi eux, n'osait dire d'une chose : « C'est à moi ! » Pourquoi ce désintéressement absolu et héroïque ? « Parce que, nous dit le Livre, ils persévéraient dans la fraction et la communion du Pain eucharistique. » Tous ces chrétiens avaient également au cœur la flamme de l'apostolat, car n'est-ce point par leur entremise que les Apôtres recrutaient leurs fidèles et fondaient les Eglises ?

Il y eut d'autres apôtres encore, les martyrs. Or, c'est après avoir reçu le Dieu-Hostie que les martyrs affrontent sans faiblesse les supplices et la mort. « Hosties eux-mêmes, dit S. Augustin, nos martyrs rendaient au Christ, dans les tourments, le sang qu'ils avaient reçu dans leurs veines à la Table sainte. » Le martyre est encore un apostolat, le plus fécond qui soit. *Sanguis martyrum, semen Christianorum.* Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Ainsi, dans les premiers temps, tout chrétien est un apôtre : Jésus, par l'Eucharistie, revit dans son apôtre ; l'apôtre souffre, mérite, rachète et sauve avec lui, par lui. Il est son instrument d'action : le cœur de l'apôtre est son cœur pour aimer les âmes ; les lèvres de l'apôtre sont ses lèvres pour leur parler ; les mains de l'apôtre sont ses mains pour les bénir. En vertu d'une possession sainte, Jésus agit par son apôtre, et l'œuvre accomplie, c'est son œuvre !

Depuis ces jours héroïques, la source de l'apostolat demeure la même. On peut dire sans crainte de se tromper que, depuis ces temps lointains, c'est encore l'Eucharistie qui a animé tant d'apôtres à la conquête des âmes. L'Evangile était leur flambeau, l'Eucharistie était leur stimulant, la flamme active et motrice. C'est elle qui leur a permis, qui les a forcés de se lancer dans l'héroïque carrière ; elle, qui les a soutenus dans leurs traverses, qui les a aidés à supporter des fatigues inouïes, à tenter des efforts surhumains, à endurer des privations intolérables ; elle, qui leur a inspiré tant de hardiesse et de courage. C'est elle qui était leur rafraîchissement dans la course à travers les pays de feu, leur atmosphère réchauffante dans les pays du Nord, chez les Esquimaux prisonniers des neiges et des glaces.

Je dis : qui *était,* au passé, et j'ai tort, car ce qu'elle fut, elle le reste ; elle est la grande animatrice de l'Apostolat dans tous les siècles, et aujourd'hui comme hier.

II

L'Eucharistie, grande animatrice de l'Apostolat dans tous les siècles, est encore aujourd'hui la source de la belle abnégation, du magnifique courage et du dévouement sublime qui font le moderne missionnaire.

C'est un fait : parmi ceux qui croient au Christ, il en est qui deviennent des apôtres d'une activité surhumaine, des hommes d'une vertu, d'une charité héroïque, des martyrs quelquefois qui bravent tout, la mort même, dans les plus cruelles tortures, soutenus dans la création des œuvres les plus utiles à l'humanité par une force secrète qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes.

Nous avons des missionnaires, les Oblats de Marie, dans les forêts immenses et presque inviolées de l'Alaska et du Mackensie. Qui les a poussés si loin de toute civilisation ? « Dans ce pays de sauvages et de bêtes féroces, s'écriait un jour l'évêque Grouard, sous ce ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient des commerçants qui s'exposent à tous les dangers pour acheter des peaux d'ours et de martres ; pas une queue de loup ne se perd dans ce pays de désolation... Et on ne trouverait pas de prêtres pour venir chercher des âmes ? » Des prêtres y sont allés, ils y sont encore, et les prêtres ce sont les ministres de l'Eucharistie !

Je parlais des fatigues de ces hommes admirables : jugez-en. Il leur faut parcourir des distances énormes en traîneau par des froids de 40 degrés et plus. Il leur faut traverser des lacs de glace, avancer dans la neige durcie qui souvent cède sous leur poids et risque de les ensevelir. Il leur faut franchir des rivières hérissées de glaçons, au risque d'être engloutis dans une crevasse. S'ils s'aventurent sur la Mer Glaciale, l'iceberg, cette montagne mobile, les heurte et les broie et les noie. Dans la plaine, ils n'avancent que s'ils s'ouvrent un chemin à coups de hache. Sur les pistes à peine tracées la poussière de neige, soulevée par le vent, les aveugle ; ils perdent leur route, s'ils n'ont avec eux un guide éprouvé. Malades ou trop las, ils font un trou dans la neige, y dorment, et à leur réveil, le gel a tellement raidi leurs vêtements qu'ils ne peuvent plus remuer les membres... Ils endurent tout cela. Qui les soutient ? L'Eucharistie. Tout va bien, tant qu'ils ont dans leur cantine des pains d'autel et du vin pour le sacrifice !

Nous avons des missionnaires sous l'Equateur et dans l'Afrique centrale chauffée à blanc. Leur vie n'est pas plus douce, sous ces durs soleils, qu'au voisinage du pôle. Ils y demeurent cependant, exposés aux dangers du climat, risquant d'être assassinés comme le Père de Foucauld, de sainte mémoire. C'est que le Dieu Eucharistique les accompagne partout, leur prodiguant partout les forces de son Esprit, les excitant sans cesse aux miracles de la charité.

Dans les journées torrides des ardents et violents étés, il arrive parfois que l'on voit fumer et flamber les foins coupés mis en meules ; le vent qui chemine attise cet incendie que n'alluma aucune main humaine. Il en est de même dans les forêts qu'un feu mystérieux embrase, et où l'on voit les herbes s'enflammer et les arbres brasiller comme des torches ; tout l'horizon n'est plus que pourpre et lumière.

C'est l'image des ardeurs que l'Eucharistie allume dans les âmes. Il y a un feu invisible caché dans l'Hostie, un feu si violent qu'il peut embraser le monde : c'est l'amour !

Voilà le fait. S'il ne s'explique pas humainement, comment s'explique-t-il ? Je vous l'ai dit : par l'Eucharistie !

Vous avez entendu parler de Tu-Duc, cet empereur d'Annam qui fut dans son pays, si je ne me trompe, le dernier persécuteur des chrétiens. L'édit

sanglant qu'il publia contre eux disait : « Nous ordonnons qu'une sentinelle soit placée à la porte des cachots des chrétiens, et qu'on empêche que leur parvienne ce pain enchanté qui les rend insensibles à la douleur et les fait mourir avec joie. » Ce barbare avait compris en partie la force qui se cache dans l'Eucharistie. Il la prenait pour un talisman magique qui rend la chair et l'âme insensibles aux tortures physiques et morales. Il se trompait ; l'Eucharistie ne nous rend pas insensibles à la douleur, elle nous rend supérieurs à elle. Encore une fois, il se trompait, et pourtant il avait trouvé la véritable explication du problème.

Ces héros issus de l'Eucharistie, si je puis m'exprimer ainsi, sont encore ses prêtres ou ses fidèles.

Prêtres, ils montent à l'autel, tous les matins ; tous les matins, leur voix tremblante de foi, de crainte et d'amour, prononce les paroles de la Consécration ; tous les matins, leurs mains tiennent avec respect l'Hostie consacrée ; tous les matins, ils nourrissent leur âme du Pain supersubstantiel et boivent à la coupe sanglante. Ils puisent, dans cette messe où ils rencontrent le Christ, un courage sans borne et une sorte de génie du bien et de la charité.

Bien qu'ils ne disent pas la messe, les vrais et bons fidèles n'en approchent pas moins de Dieu. Ils communient des mains du prêtre : cela suffit ; eux aussi ont dans leur poitrine le Christ et sa grâce.

C'est le Pain Eucharistique qui provoque l'amour et entretient les forces des hommes généreux et des femmes dévouées que l'on voit se consacrer sur tous les points du monde au culte pratique de toutes les misères humaines.

Demandez à S. Dominique, à S. François d'Assise, à S. Ignace, à S. Vincent Ferrier, à S. François Xavier, à nos missionnaires anciens ou contemporains, apôtres de l'Evangile et pionniers de la Civilisation ; demandez aux fondateurs et aux fondatrices de tant d'œuvres bienfaisantes, aux héritiers et aux héritières de leur immense et déconcertant amour pour les âmes ; demandez-leur où commence, d'où jaillit le don de soi. Tous, ils vous montreront le tabernacle. « Pour être charitable, disait S. Vincent de Paul à ses filles, il faut manger la Charité ! » — « Il faut prendre sa vie et tout ce qu'on a, dira magnifiquement le Père Lejeune, l'apôtre du Canada, et la jeter à l'abandon, pour ainsi dire, se contentant d'une croix bien grosse et bien pesante pour toute richesse. » Cette croix bien grosse, qui aide à la porter ? L'Eucharistie, toujours !

Souvent, comme les Pères de Brébeuf, Daniel et Davot, au Canada, les missionnaires, avides de se sacrifier, trouvèrent une vie qui dépassait leurs rêves de souffrances ; mais, comme les bons soldats, ils s'animaient à la vue de leur sang et de leurs plaies. Et ils étaient beaucoup comme cela ! « Quel bonheur, disait l'un d'eux, de ne rien voir de ses yeux que des sauvages, des croix, — et Jésus-Christ ! » Heureux, ils l'étaient plus que nous ne pouvons le comprendre, dans leur hutte qu'ils partageaient avec l'Eucharistie. « N'est-ce pas être en Paradis, jour et nuit, disait un autre, de n'être séparé du Bien-aimé des nations que de quelque écorce ou branche d'arbre ? »

Que la sève de la vie catholique dans son inépuisable fécondité jaillisse de l'Eucharistie, les Protestants eux-mêmes en conviennent. « Le dogme de la Présence réelle, écrit l'un d'eux, est le centre de toute la vie catholique ; c'est le secret appui du prêtre dans sa mission si pénible et si remplie d'abnégation ; c'est par là que les Ordres religieux se maintiennent. »

Plus loin de nous peut-être encore que les Protestants, nos écrivains libres-penseurs sont frappés eux aussi de ce phénomène que, seuls, les plus aveugles ne voient pas. Taine, au cours de son enquête sur la vitalité catholique au XIXe siècle, cite ce fait : « A Paris, dans les deux salles de la Préfecture de police où les filles et les voleuses arrêtées restent un ou deux jours au dépôt provisoire, les religieuses de Marie-Joseph, condamnées par leur vœu à vivre dans cet égout toujours coulant de la boue humaine, sentent parfois leur cœur défaillir. Par bonheur, on leur a ménagé dans un coin une petite chapelle. Elles y vont prier, et au bout d'un quart d'heure, elles ont refait leurs provisions de courage et de douceur. Très justement et avec l'autorité d'une longue expérience (c'est toujours Taine qui parle), le Père Etienne, supérieur des Lazaristes et des Filles de S. Vincent de Paul, disait à des visiteurs étrangers : « Je vous ai fait connaître le détail de notre vie, mais je ne vous en ai pas donné le secret. Le secret, c'est Jésus-Christ connu, aimé et servi dans l'Eucharistie [1]. » — Barrès fait une remarque identique. Citant le dialogue de deux députés anticléricaux, lesquels constataient qu'en dehors du monde religieux on n'obtient rien qu'avec de l'argent et des rubans, le grand journaliste ajoute : « On constate ; on ne conclut pas. Chacun s'en va de son côté. Mais permettez, une fois qu'on est seul, il faut bien réfléchir. Ces dévouements catholiques ne sont pas des produits du hasard, des *lusus naturæ*, des jeux de la nature. Ils sont des résultats. Nous sommes en présence d'âmes soutenues par une force morale ; l'Eucharistie est efficace ; voilà un fait qui jette du trouble dans nos idées claires [2]. »

Ce sont là deux aveux du plus haut prix. On peut regretter que les incrédules ne tirent pas de conclusions plus pratiques de ce fait à la fois si notoire et si probant ; c'est cependant quelque chose qu'ils soient forcés d'admettre qu'il y a, dans le Sacrement, une force qu'ils ne comprennent pas et dont les effets les jettent dans le trouble. Ils constatent, ils ne concluent pas ; nous, nous concluons.

Heureux l'apôtre dont l'âme est en rapport constant avec son Dieu ! Son action sera féconde. Il ressemblera à l'astre des nuits qui, quand le soleil le frappe de ses rayons à travers l'espace, resplendit d'une blanche et pure clarté presque aussi belle que celle du jour. Il en baigne au loin la terre ; il en illumine la nuit au point qu'il fait pâlir les étoiles. De même, l'apôtre tourné vers Dieu en reçoit sur lui la lumière et la projette autour de lui en clairs et merveilleux reflets.

* *

Etudiez l'histoire de l'Eglise et la vie des Saints, m. f. ; vous serez obligés de convenir que l'Eucharistie a été la source inspiratrice de toutes les actions fécondes et de toutes les vertus héroïques qui donnent à cette histoire et à ces vies une si magnifique et parfois si terrible beauté. C'est grâce à l'Eucharistie que les premiers chrétiens se sont réunis et unis, et que se sont fondées les premières communautés chrétiennes. C'est grâce à l'Eucharistie, à ce Pain des forts, que les martyrs ont vaincu les dieux du paganisme et fait germer et prospérer le Christianisme sur une terre arrosée de leur sang. C'est

[1] Taine, *Régime Moderne*, t. II, p. 141.
[2] *La grande pitié des églises de France.*

grâce à l'Eucharistie que des vertus inconnues de l'antiquité, humilité, désintéressement, chasteté, ont rajeuni, renouvelé, fleuri la face du monde. L'Eucharistie a suscité les apôtres, elle a fait surgir la virginité dans l'Eglise comme un parterre de lis dans un jardin ; elle a nourri la générosité et le dévouement qui inspirent et soutiennent les créations du zèle et de la charité.

Et l'Eucharistie a fait tout cela, parce qu'elle pénètre l'âme humaine jusqu'au fond. Elle excite sa pensée, elle illumine sa conscience, elle trempe son courage, elle l'incite à l'imitation du Christ, idéal inaccessible vers lequel cependant elle tend toute son énergie. « La nature, a dit un grand missionnaire, n'a point de souffles si sacrés qui puissent allumer ces brasiers ; ces flammes proviennent d'un feu tout divin. » (Le P. Lejeune).

Ces paroles, m. f., formulent justement la vérité que j'ai voulu vous démontrer. Pour ranimer nos ardeurs, allons puiser à cette même source de flammes, et puissions-nous, nous aussi, y trouver le zèle qui a fait si féconde et si grande la vie de tant de saintes âmes. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXVI

LE LIVRE D'ESTHER

Le drame que nous raconte le livre d'Esther est surtout connu chez nous par le chef-d'œuvre qu'en a tiré Racine. Bien qu'il ne forme qu'un épisode détaché de l'histoire israélite, il mérite d'être étudié, non seulement par curiosité littéraire ou scientifique, mais dans l'esprit religieux qui a inspiré l'auteur sacré à qui nous en devons le récit. Il tend, en effet, à démontrer, ainsi que les autres écrits bibliques, l'action dominatrice de Dieu, conduisant les événements et les hommes pour le plus grand bien de ceux qu'il aime et qui s'attachent à le servir.

I

Fait assez curieux : nous possédons deux textes différents du livre d'Esther. Celui qui est écrit en langue hébraïque est plus bref ; celui qui a été composé en grec, plus développé. Mais il faut bien remarquer que ces deux versions ne se contredisent nullement : le texte grec se borne à ajouter des indications qui ne se lisent pas dans l'autre. D'autre part, il est certain que la recension hellénique, avec les additions qu'elle comporte, est aussi authentique, aussi divinement inspirée que la première. Sans elle, d'ailleurs, le récit resterait incomplet, tronqué, et sur certains points difficilement explicable. Avec elle, au contraire, on se trouve en présence d'une histoire claire, logique, dotée de ce caractère pieux et doctrinal qui est la raison d'être d'un ouvrage religieux. Nous pouvons donc, en toute sécurité, l'utiliser pour notre analyse, suivant en cela l'exemple de l'Eglise infaillible qui lui laisse, dans le Canon des Saintes Ecritures, la place qui lui revient incontestablement.

Mais avant de relater les événements qui font le sujet du livre, quelques questions restent à résoudre.

Et d'abord, à quelle époque a-t-il été composé ? Pendant assez longtemps on a discuté sur ce point et émis diverses hypothèses plus ou moins vraisemblables. De nos jours la difficulté est tranchée par ce fait que la découverte, relativement récente, d'inscriptions persanes a permis d'identifier le roi Assuérus, l'un des protagonistes du drame, avec le monarque Xerxès. Peu de personnages antiques sont plus connus que ce Xerxès dont les expéditions belliqueuses sont demeurées célèbres et dont Hérodote nous dit qu'un jour il fit frapper la mer à coups de verges parce qu'une tempête avait détruit ses vaisseaux. Ceux à qui les langues orientales sont familières s'accordent à reconnaître que les différentes formes de son nom, Assuerus, Ashaveros, Kchayarcha, Xerxès proviennent de variations normales et désignent le même individu. Nous nous trouvons donc en présence de Xerxès Ier, fils de Darius Ier, lui-même fils d'Hystaspe, et cela relie exactement notre récit à l'histoire générale. Puisque les incidents que nous allons résumer se sont passés sous son règne, il est légitime de conclure que leur narration a été rédigée peu après le moment où ils se sont déroulés.

Mais qui fut l'auteur de cette rédaction ? Le Talmud prétend, avec une formule assez vague, que ce furent « les hommes de la grande Synagogue. » S. Augustin prétend que le mérite de cette composition revient à Esdras ; mais Clément d'Alexandrie, suivi en cela par un bon nombre d'exégètes, émet l'opinion que c'est Mardochée lui-même qui a raconté les événements auxquels il a été mêlé de très près et qu'il pouvait, par conséquent, connaître mieux que personne. Cette dernière conjecture est, de beaucoup, la plus probable, surtout si l'on admet que quelques traits qui paraissent un peu moins anciens, vers la fin du volume, ont pu être ajoutés par une autre main. Au reste, quel que soit celui qui en a tracé les lignes, l'auteur principal qui a inspiré l'œuvre reste toujours l'Esprit-Saint.

Notre but étant de donner simplement aux fidèles une idée générale de l'ouvrage, pour les instruire et les porter à reconnaître les merveilleux desseins de la Providence, nous allons reprendre le récit du livre d'Esther, sauf à ne pas toujours suivre pas à pas l'ordre adopté par le texte de la Bible latine.

II

C'est ainsi que, pour plus de clarté, nous raconterons d'abord un songe que Mardochée avait eu bien avant le drame, mais qui n'est rapporté qu'au cours du XIe chapitre.

Ce Mardochée n'était pas un israélite vulgaire. Il appartenait à la tribu de Benjamin, et sa généalogie est rapportée jusqu'à la quatrième génération. Il habitait Suse, capitale de l'empire, et élevait avec lui sa jeune nièce Esther, orpheline de père et de mère. Quoique captif, comme ses compatriotes, il était, dit l'Ecriture, « un homme puissant et l'un des premiers de la cour du roi. »

Or, la seconde année du règne de Xerxès, c'est-à-dire en 484 avant notre ère, il vit en songe deux dragons, au milieu des tumultes du tonnerre et des tremblements de terre. Les monstres se jetèrent l'un sur l'autre pour se combattre, mais les hommes justes crièrent vers Dieu, qui fit surgir une petite fontaine, vite devenue un grand fleuve, qui ramena la paix et la splendeur du soleil. Cette vision étrange ne devait être expliquée que par ce qui se passa plus tard, lorsque l'humble petite source Esther sauva Israël menacé par les puissants dragons des nations païennes.

En 483, durant sa troisième année de règne, Xerxès, que nous appellerons avec la Bible Assuérus, dé-

cida d'étaler sa magnificence au cours d'une série de festins qui devaient se prolonger pendant six mois. Les fêtes furent ordonnées avec un luxe et une prodigalité inouïs. Elles furent d'abord, naturellement, réservées aux principaux personnages et fonctionnaires du royaume ; mais quand elles touchèrent à leur fin, le prince y invita collectivement toute la population de Suse. De son côté, la reine Vasthi organisa, sans doute par ordre, un banquet pour les femmes de la capitale. En un moment d'ivresse, Assuérus eut le bizarre caprice d'appeler auprès de lui son épouse, afin de montrer sa beauté aux princes et au peuple. Cette idée ne fut pas du goût de Vasthi, qui refusa d'obéir. Elle ne tarda pas à être châtiée : les conseillers d'Assuérus persuadèrent à celui-ci que la rébellion de son épouse était un funeste exemple pour les ménages de l'empire, et Vasthi fut condamnée à ne plus jamais reparaître devant le roi.

Afin de la remplacer, on rechercha sur tout le territoire les jeunes filles les plus remarquables par leur beauté, et on les amena au palais. Parmi elles se trouvait Esther qui, d'après le prudent conseil de son oncle Mardochée, cacha soigneusement son origine juive. Au jour fixé, elle parut devant Assuérus qui, séduit par son charme, plaça sur son front le diadème royal et ordonna de célébrer de grandes réjouissances en l'honneur de sa nouvelle épouse.

Peu après, Mardochée, qui demeurait toujours aux abords de la cour, eut vent d'une conspiration ourdie par deux serviteurs du monarque. Il en prévint Esther et la chargea de porter le fait à la connaissance du roi, qui fit procéder à une enquête, et, après vérification, ordonna de pendre les deux coupables.

Un certain temps s'écoula ; puis le souverain décida d'élever au rang de grand vizir ou premier ministre un homme appelé Aman, fils d'Amadathi, originaire de cette portion de la Médie que l'on nommait le pays d'Agag.

Mardochée ne tarda pas à encourir le courroux de ce tout-puissant délégué du prince, en refusant de fléchir obséquieusement le genou devant lui, comme le faisaient les autres personnalités de l'entourage royal, en signe d'hommage poussé jusqu'à la servitude. L'orgueilleux ministre fut dépité de cette attitude, dédaigna de se venger sur la seule individualité de Mardochée, mais résolut d'englober toute la race juive dans ses représailles. Il fit tirer au sort le jour qui serait choisi pour un massacre général des Israélites ; et comme le mot *sort* se dit en hébreu *phur*, cette cérémonie donna lieu, plus tard, à l'institution de la fête des *Purim* ou *des Sorts*, qui devait rappeler aux fils de Jacob le jour où le destin les avait condamnés et où la Providence les sauva. A l'aide de quelques calomnies faciles, Aman obtint l'assentiment du roi à son tragique projet et se vit même attribuer d'avance les dépouilles des futures victimes. Il fit aussitôt ses préparatifs d'exécution.

III

Dès qu'ils se surent menacés, les Juifs prirent le deuil et appelèrent le ciel à leur secours. Mardochée prévint la reine sa nièce, qui ne pouvant le recevoir elle-même, lui dépêcha Alhach pour savoir ce qu'il désirait. Mardochée voulait qu'une intervention d'Esther auprès de son époux amenât la révocation de l'édit fatal. Une telle démarche était extrêmement hardie, car non seulement il y avait péril à vouloir modifier la volonté d'un monarque aussi absolu qu'Assuérus, mais l'étiquette du palais condamnait à mort quiconque oserait, fût-ce la reine, se présenter devant le souverain sans être appelé par lui.

Malgré le danger, Esther, sur les instances de son oncle, se décida à tenter cette suprême chance de salut pour son peuple. Mais elle exigea auparavant que tous les Juifs l'assistent par leurs prières et un jeûne de trois jours. Ce laps de temps écoulé, elle revêtit ses plus beaux atours et pénétra sans être appelée dans la salle d'audience où le roi Assuérus siégeait sur son trône.

La Providence disposa favorablement le cœur du prince qui, séduit par la grâce de sa femme, pardonna l'infraction grave au protocole et demanda à Esther ce qui l'amenait en ces lieux. Trop avisée pour présenter d'emblée sa requête devant Aman, elle invita seulement son royal maître à venir dîner chez elle, en amenant avec lui Aman. Ce dernier fut fort flatté d'une prévenance aussi inattendue, mais, ayant de nouveau rencontré à la porte du palais Mardochée qui ne daigna même pas le saluer, il entra dans une fureur nouvelle et tint conseil avec sa femme Zarès, assistée de quelques amis, pour fixer la vengeance que méritait cette insolence. On décida que l'intraitable juif serait pendu.

Or, la nuit suivante, Assuérus, souffrant d'insomnie, se fit lire, pour se distraire, les annales de son règne. Cela lui rappela que Mardochée, après l'avoir sauvé en dénonçant la conjuration de ses esclaves, n'avait reçu aucune récompense. Soucieux de réparer cette omission, le roi fit appeler son vizir et lui demanda quels honneurs il pourrait rendre à quelqu'un qui l'avait particulièrement bien servi. Aman, convaincu qu'il s'agissait de lui-même, formula aussitôt le projet d'un triomphe quasi royal. Mais il reçut l'ordre de réaliser son plan en faveur de Mardochée, à la gloire duquel l'orgueilleux ministre dut ainsi travailler.

Affolé de rage, il dut néanmoins se rendre au banquet de la reine qui, à la fin du repas, dans le moment des expansions, dénonça les visées cruelles d'Aman au sujet des Juifs. Assuérus, irrité, sortit pour réfléchir dans le parc. Au moment où il rentrait, il aperçut Aman qui s'était jeté aux genoux de la reine pour implorer sa clémence. Il crut que le ministre osait s'attaquer à Esther et, saisi de fureur, il l'envoya, sans plus amples explications, à la potence qu'Aman lui-même avait fait préparer pour Mardochée. La reine avoua à son mari qu'elle était de nationalité juive, et le péril que les Hébreux venaient de courir se trouva définitivement écarté.

* *

La revanche d'Israël ne se termina point là. Non content de révoquer sur-le-champ les ordres barbares que lui avait arrachés l'astuce d'Aman, le roi donna des instructions diamétralement opposées. Il désigna Mardochée, dont la reine avait déjà fait son intendant, comme premier ministre du royaume. Il autorisa les Hébreux à tirer vengeance des ennemis qui les persécutaient depuis longtemps, et les Juifs ne se firent pas faute d'exploiter cette permission avec rigueur. Pénétré de reconnaissance envers Dieu qui l'avait délivré et envers Esther qui avait été le docile instrument du Seigneur, le peuple d'Israël institua la solennité des *Purim* qui devait être célébrée chaque année en mémoire de l'heureux événement.

Quant au roi Assuérus, le Très-Haut le bénit en lui accordant une puissance et une grandeur considérables, à l'accroissement desquelles concoururent le

dévouement et l'habileté de Mardochée, qui servit avec ardeur la cause du prince dont la bienveillance avait éclaté sur sa nation.

XXVII

LES LIVRES POÉTIQUES OU SAPIENTIAUX

Au point où nous en sommes arrivés de nos études bibliques, une difficulté de méthode se pose. Certains auteurs examinent les deux livres des Macchabées immédiatement après celui d'Esther, sans doute afin de grouper ensemble tous les ouvrages dont le caractère est principalement historique. D'autres, au contraire, les rejettent après les volumes sapientiaux et prophétiques, probablement sous l'influence de préoccupations d'ordre chronologique. Nous adopterons ce second système, qui a l'avantage de se trouver conforme à l'ordre indiqué par le Concile de Trente dans sa liste des volumes composant les Saintes Ecritures.

I

L'Esprit-Saint, pour révéler aux hommes la divine doctrine de salut, s'est adressé surtout à leur intelligence, afin qu'ils puissent connaître le but qu'ils avaient à atteindre. Mais si la raison est la faculté première de l'âme humaine, elle n'est pas la seule, et Dieu, qui sait tout, savait bien, lorsqu'il inspirait les Livres sacrés, que l'un des moyens les plus efficaces pour entraîner la volonté des mortels c'est de s'adresser à leur cœur. De là l'utilité, à côté de certains ouvrages fixant des lois ou rapportant des faits accomplis, d'autres volumes qui compléteraient l'enseignement du ciel en émouvant la sensibilité humaine.

Insistons pourtant sur un point que nous avons eu déjà l'occasion d'indiquer : il n'y a pas une différence absolument tranchée entre les diverses parties de la Bible, de telle sorte que tel livre serait strictement narratif, tel autre purement législatif, tel autre enfin exclusivement poétique. Bien au contraire, ces divers éléments se rencontrent souvent dans le même volume, et pour établir une discrimination entre eux l'on a dû poser cette règle qu'on les classerait suivant le caractère prédominant de chacun.

Nous allons avoir à faire, dès maintenant, l'application de ce principe, qui est admis non seulement par les catholiques, mais encore par les commentateurs de toutes sortes, juifs, protestants ou rationalistes. Ainsi, malgré tout leur lyrisme, des textes comme Job ou le Cantique des Cantiques contiennent des enseignements profonds ou relatent des événements réels. Ainsi, par contre, des livres rangés dans la série dite *historique* contiennent des envolées de haute poésie, comme le cantique de Moïse dans le Pentateuque ou la gracieuse idylle de Ruth.

Personne ne songe à contester l'avantage théorique des livres poétiques ; ajoutons à cela qu'ils possèdent une utilité pratique. Leur forme permet à plusieurs d'entre eux de se graver plus facilement dans la mémoire des hommes, et par suite de servir de thème à la prière soit publique soit privée. Nous n'en voulons pour preuve que les Psaumes, dont les différentes liturgies chrétiennes font un si copieux et si fécond usage.

Pas plus que les autres, les livres poétiques n'ont été composés en une même époque ni par un même auteur. Le Seigneur, dans sa sagesse, a tenu à dévoiler progressivement ses secrets aux humains, suivant un plan dont la portée nous dépasse, mais auquel on doit au moins reconnaître ce mérite qu'il ajoute à l'importance intrinsèque du texte les avantages d'une opportunité frappante, et qu'il tient admirablement compte des évolutions incessantes des civilisations et des esprits.

De tout cela il résulte que l'on commettrait une lourde erreur si l'on considérait ces œuvres comme les produits d'une imagination pieuse seulement. Leur but est autrement vaste : le Très-Haut ne les a pas seulement dictées pour nous toucher et pour nous plaire ; il a voulu qu'elles concourent à ses vues générales sur l'orientation qu'il donnait à l'humanité, et qu'elles constituent une partie intégrante de ce qu'il a nommé lui-même sa Loi.

On comprendra, dès lors, que les savants qui se sont consacrés à leur étude ne se soient pas bornés à les désigner sous le nom de *livres poétiques*. A côté de cette appellation qui leur convient à merveille, ils en ont introduit d'autres qui ne sont ni moins exactes ni moins judicieuses. Ils les ont intitulés encore *livres didactiques*, parce qu'ils contiennent un remarquable ensemble de leçons doctrinales et surtout morales ; ou *livres sapientiaux*, à cause de la sagesse surhumaine qui y est inclue et qui reflète merveilleusement la splendeur du Tout-Puissant, de la Sagesse incréée.

II

Avant d'examiner dans ses détails cette collection magnifique, il est indispensable de donner quelques explications succinctes sur la forme que revêtent les livres sapientiaux, c'est-à-dire sur la poésie en général et sur celle des Hébreux en particulier.

Le mot *poésie* dérive du verbe grec *poiein*, qui signifie : faire. Le poète est, dans un sens restreint, une sorte de créateur, et il s'en glorifie avec complaisance. Non pas qu'il tire quoi que ce soit du néant, ce qui est le privilège de Dieu ; mais parce qu'il arrive à produire des résultats considérables en partant de cet élément si minime, si impondérable qu'est une idée ou un sentiment.

Toutes les nations ont eu leurs poètes et les ont couverts de lauriers. Même dans les tribus les plus primitives on rencontre des aèdes populaires, depuis Homère qui n'était sans doute qu'un chanteur ambulant, jusqu'aux sorciers nègres dont les incantations font encore retentir de troublantes et mystérieuses mélopées les forêts de l'Afrique centrale. Au fur et à mesure que la culture intellectuelle se perfectionne, la poésie se purifie et se développe. Elle atteint parfois des hauteurs sublimes, avec la triade des grands tragiques grecs, avec le doux Virgile du siècle d'Auguste, avec nos classiques contemporains de Louis le Grand. Et, en même temps qu'elle ravit les lettrés, elle se perpétue sous des apparences plus frustes qui charment les foules incultes. Nul ne lui conteste, au moins en principe, sa supériorité sur le langage commun de la prose, et cette prédominance tient à deux causes : d'abord aux sentiments plus élevés ou plus délicats qu'elle exprime à l'ordinaire, mais aussi aux règles strictes qui, tout en rendant sa réalisation difficile, lui confèrent une particulière beauté.

Suivant les buts qu'elle vise, la poésie, qu'elle soit profane ou sacrée, se divise en plusieurs genres. Ainsi l'épopée relatera des actions héroïques, qu'il s'agisse de Judith décapitant Holopherne, ou de Roland qui meurt au col de Roncevaux. L'élégie sera le chant, souvent pieux, des funérailles. L'idylle pourra servir à célébrer même de chastes et saintes amours, comme la Bible nous en offre quelques exemples. La poésie didactique facilitera la propagation de telle ou telle